

## Prologue

*Samedi 23 septembre 2017*

RÉJANE

Quand j'étais petite, en CM1 peut-être, j'avais décidé un jour de rédiger un journal intime. Je suppose que je trouvais l'idée cool. J'avais acheté avec mon propre argent un joli cahier à la papeterie Maison de la presse où j'aimais traîner avec des copines après l'école pour regarder en douce les magazines people. Et le soir même, j'avais inscrit la date tout en haut de la première page et m'étais mise à écrire. Quoi ? Je ne m'en souviens plus. Ce que j'avais fait dans la journée, je suppose. L'école, les copines, la récré... Sauf que le lendemain, je n'avais pas su quoi écrire de nouveau. École, copines, récré. Quoi d'autre ? Bref, au bout d'une semaine, j'avais abandonné l'idée de ce journal, faute de savoir avec quoi le remplir.

Mais ce soir, je ressens pour la première fois un véritable *besoin* d'écrire. C'est une nécessité, qui s'impose à moi de toute urgence et je m'enferme dans ma chambre avec mon cahier et mon stylo.

Je souris à l'image de moi que je renvoie : assise en tailleur sur le lit, le cahier entre les jambes, j'ai l'air d'avoir de nouveau quinze ans. Sauf que ce ne sont pas des rêves ou des espoirs que je confie ce soir à mon journal, mais l'angoisse d'une maman qui enrage d'impuissance face à un accident qui a mis sens dessus dessous la vie de son fils de douze ans.

Je revois celle que j'étais l'année dernière, la famille que nous formions tous les cinq il n'y a pas si longtemps encore et des larmes coulent sur mes joues. Et jusque sur mon cahier, mais tant pis, j'ai besoin de raconter ça, parce que ce n'est pas juste, et parce que je ne peux le dire à personne : je dois être forte pour Alexis qui a besoin d'encouragements et de soutien.

Pas d'une mère qui part en vrille.

## La course

*Dimanche 19 juin 2016*

RÉJANE

Ce dimanche, il fait un temps splendide. Presque trop chaud pour la saison. Tant mieux ! L'hiver a été long et les entraînements, d'autant plus difficiles. Alexis n'a que dix ans et, même s'il est plutôt grand pour son âge et singulièrement endurant, les derniers dimanches après-midi passés à pédaler sous la pluie avaient un peu entamé son moral de champion. Ou du moins, mon moral de maman de champion !

Il n'est pas encore sept heures et pourtant, toute la maisonnée est déjà debout. Romain, qui a tout juste deux ans, a du mal à se réveiller. Il se frotte les yeux, fait mine de se recoucher. Allons, pas question de traîner ce matin ! Heureusement, l'ébullition de cette première matinée d'été semble contagieuse et Romain accepte que je le prépare sans faire de caprices.

Lorsque je descends dans la cuisine, mon petit dernier dans les bras, Alexis et Mathéo sont déjà attablés

devant leurs bols de lait et mangent leurs céréales de bon appétit près de la fenêtre ouverte. Ça sent bon le café et le pain grillé. Gaëtan me tourne le dos, il rince sa tasse dans l'évier. Je m'approche sans bruit et l'enlace doucement.

— Bonne fête, mon chéri !

J'ai murmuré ces mots à son oreille, moment d'intimité avant la folle journée qui s'annonce. Il se retourne, m'embrasse. Derrière nous, les garçons se sont tus. Je jette un coup d'œil amusé à mes deux fils par-dessus mon épaule. Alexis et Mathéo échangent un regard, comme si la scène leur évoquait quelque chose. C'est Alexis qui bondit le premier :

— Bonne fête, papa !

Il se lève de table, se précipite vers son père qu'il embrasse. Qu'ils sont beaux, mes deux hommes, père et fils dans leur tenue du club ! Je prends soudain conscience du point auquel Alexis a grandi ces derniers mois. Ou ces dernières semaines ? À quel moment le garçon timide, légèrement effacé, qui était entré en CM2 en septembre s'est-il transformé en cet adolescent élancé ? Sous son maillot de cycliste, on devine un torse musclé déjà. Dans le soleil matinal, ses cheveux noirs coupés court lui font comme un casque argenté.

Une heure plus tard, j'ai déposé Romain chez ma sœur, et Mathéo et moi, on file pour l'école. Sur la banquette arrière, il affiche un grand sourire. Manifestement, il n'a aucun regret de ne pas participer à la course. Je ne peux pas m'empêcher de penser que c'est un peu dommage : l'année dernière, Alexis a remporté sa première coupe en

tant que pupille à Loudéac. Partie trop tard de la maison après la sieste de Romain, j'avais bien failli manquer l'arrivée. Nous étions encore au moins à trois kilomètres de Loudéac lorsque j'avais avisé des files et des files de voitures garées sur les bas-côtés. Tous les accès du circuit étaient interdits à la circulation, et les rues, fermées par des barrières de sécurité, étaient gardées par des messieurs bedonnants avec brassard orange, lunettes de soleil et sifflet autour du cou. J'y étais allée au culot, ce qui m'avait permis d'arriver juste à temps pour voir mon fils franchir en premier la ligne.

Quand je l'ai vu sur le podium, sa médaille autour du cou, avec l'air de ne pas bien comprendre ce qui lui arrivait, j'ai été émue aux larmes. Je me sentais un peu bête, de pleurer comme ça, au milieu de la foule des parents et amis venus supporter nos petits champions, mais c'était plus fort que moi. Alexis avait dix ans, il venait de remporter sa première course, et moi, j'étais la maman la plus heureuse du monde.

Mais Mathéo est jeune encore. À huit ans, il n'est pas étonnant qu'il préfère s'amuser à la kermesse de l'école plutôt que d'aller courir à Guillac, où il aurait de toute façon passé plus de temps à attendre qu'à pédaler.

Quand on arrive à l'école, c'est déjà l'ébullition. Des papas installent des chaises et des parasols dans la cour tandis que les maîtresses essayent tant bien que mal de réunir les élèves déjà présents pour un dernier briefing avant l'arrivée des premiers visiteurs : ce matin, avant la kermesse tant attendue, l'école ouvre ses portes aux futurs élèves. Mathéo est fier de présenter sa classe de CE2.

En tant que trésorière de l'amicale laïque de l'école, je suis pour ma part censée tenir la caisse de la fête cet

après-midi. En réalité, je sais bien qu'un jour comme aujourd'hui, je dois être multitâche : décoration, mise en place des stands, visite bien sûr de la classe de Mathéo, papotage avec les copines... La matinée passe à toute vitesse.

À onze heures, les CE2 se produisent sur l'estrade. J'aperçois mon Mathéo, tout beau avec sa chemise blanche, qui chante à tue-tête *On n'est pas des nunuches*. Il a mis du gel dans ses cheveux pour l'occasion, et bien sûr – est-ce que toutes les mamans sont comme ça ? –, je trouve qu'on ne voit que lui.

Quatorze heures. La kermesse bat son plein, j'ai la tête remplie de musique et de cris d'enfants. Dans tout ce bruit, j'ai peur de ne pas entendre mon téléphone si jamais il sonne. Alexis a promis de me donner des nouvelles. Le départ de sa course est dans dix minutes, et je ne pense plus qu'à lui. Depuis ce matin, je ressens comme de l'électricité autour de moi. Autour de nous. Et je ne peux pas m'empêcher d'y voir un signe, même si je ne sais pas comment l'interpréter. Est-ce que je n'aurais pas dû être là, avec lui, aujourd'hui ?

Je calcule mentalement : la course commence à quatorze heures dix. Les benjamins doivent faire dix tours de 1,8 kilomètre chacun. Sachant qu'il faut compter environ cinq minutes par tour, je ne peux vraiment pas attendre de nouvelles avant... une heure au moins. Une heure ! Cela me paraît soudain interminable.

En plus, il fait une chaleur épouvantable. Est-ce vraiment raisonnable de faire courir des enfants sous ce soleil de plomb ?

Il est presque quinze heures trente quand mon téléphone sonne enfin. Alexis ! Les petits se bousculent devant mon stand de pêche aux canards, mais je décroche quand même.

— Allô ! Alors, mon chéri ?

— ...

Silence. J'ai l'impression que mon cœur se fige dans ma poitrine. Et pourtant, il bat, plus fort que jamais. Mon cœur est un gros glaçon qui bat. Et le glaçon va se briser en mille morceaux.

— Alexis ? Que se passe-t-il ?

Enfin, sa voix, qui me semble étrangement lointaine :

— Maman ? Maman ? Il faut que tu viennes. J'ai... j'ai eu un accident.

## ALEXIS

En général, maman dit que je ne me mets pas trop la pression, niveau entraînement, et c'est plutôt vrai. Depuis mon entrée en CM2, j'avais un peu lâché le vélo. Surtout pendant l'hiver. En plus, je continue le judo cette année, et les entraînements en salle quand il pleut dehors, eh bien... je dois reconnaître que c'est plutôt cool.

Et puis, pour le début de la saison, au mois de mars, il y a eu ce nouveau vélo. Un Orbea blanc en alu, fourche carbone, Shimano 105 et roues Cosmic. Déjà, quand je l'ai vu, mon cœur a fait un bond. Mais quand je l'ai essayé, que j'ai roulé avec pour la première fois, c'était soudain comme si moi et le vélo, on ne faisait plus qu'un. Il m'obéissait comme s'il avait fait partie de mon corps. Je me suis senti... augmenté. Un truc de fou.

Alors, je m'y suis remis. À fond. Au club, bien sûr, mais aussi le soir en rentrant de l'école, le dimanche matin, le mercredi après-midi, sous le soleil ou sous la pluie, plus rien ne m'arrête. J'ai vite trouvé *ma* petite boucle, un peu moins de quatre kilomètres par les routes de campagne. Quelques belles montées, des virages pour les sensations... et puis la solitude, le vent sur mon visage et, dans mes oreilles, le bruit de mon cœur qui cogne. Ma musique à moi.

Ce matin, il y a comme de l'électricité dans l'air à la maison. Mathéo est super excité, car c'est la kermesse de l'école. Maman l'emmène, elle a plein de trucs à faire là-bas de toute façon parce qu'elle fait partie de l'organisation. J'y serais bien allé, moi aussi, histoire de retrouver mes potes et de faire plaisir à mon petit frère qui aurait voulu que je l'applaudisse quand il va chanter avec sa classe sur le podium. Bon... j'avoue, j'aime bien les jeux de la fête de l'école aussi, l'ambiance de la cour transformée en foire, les crêpes que des mamans vendent à la fenêtre de la classe des petits, la buvette sous les parasols et les pistolets à eau qu'on va remplir dans les toilettes... Mais pas de regret pour moi : contrairement à mon frère, j'ai fait le choix de participer à la course à Guillac, entre Josselin et Ploërmel.

Mathéo et moi, on est en train de terminer notre petit déj', et papa est déjà prêt quand maman descend avec Romain, encore à moitié endormi. Au lieu de nous embrasser en premier, nous les garçons, comme elle fait d'habitude, elle embrasse papa et lui glisse un mot à l'oreille. Et là, d'un coup, je me souviens pourquoi ce dimanche est *vraiment* particulier : c'est la fête des Pères ! Mathéo et moi, on crie à pleins poumons :



— Bonne fête, papa !

Papa, qui faisait la vaisselle, se retourne avec un grand sourire et nous fait un clin d'œil. Tous les trois, on s'entend super bien. Il faut dire que papa est le président de l'UCPJ, l'Union cycliste du pays de Josselin. Lui et nous, on partage la même passion, même si, avec son travail, il n'a pas toujours le temps de pédaler autant qu'il voudrait.

La course n'a lieu que cet après-midi, mais on part pour Guillac ce matin tous les deux parce qu'il y a tout un tas de trucs à mettre en place avant le départ. Bref : *Maman est là-bas, qui fait la tombola, papa est là-haut, qui fait du vélo...*

J'aime bien l'atmosphère des journées de courses. En plus, aujourd'hui, on court presque à domicile puisque Guillac n'est qu'à quinze minutes de la maison. Du coup, je connais tout le monde, c'est un peu comme une fête de famille !

À midi, je mange un sandwich avec mes copains Valentin et Hugo. On est potes depuis qu'on sait monter sur un vélo – autant dire depuis toujours. Ils veulent essayer mon vélo. Je les laisse faire un tour pour leur faire plaisir. Évidemment, ils trouvent tous que ma bécane est géniale. On compare nos équipements, les nouvelles chaussures de l'un, le bidon thermique de l'autre. Tristan a de nouvelles lunettes Oakley rouge et jaune trop classe. Mais le mieux, c'est le truc que Mathis a au poignet. On dirait une montre, mais c'est en fait un compteur GPS qui sert à calculer ses performances. C'est « un petit bijou technologique », il explique, très fier. Et

en effet, en plus de connaître sa vitesse, le nombre de kilomètres parcourus et tout ça, ça lui permet de voir son rythme cardiaque, les tas de calories brûlées, son temps de récupération nécessaire, et même les efforts qu'il peut encore fournir. Un vrai coach embarqué, quoi. Bien sûr, on veut tous l'essayer.

On était tellement occupés, tous les trois, qu'on n'a pas vu le temps passer. Je m'aperçois tout à coup que tout le monde s'agite autour de nous. Il est déjà treize heures, le départ de la course des prélicenciés va bientôt être donné.

D'un coup, la tension monte. Mon ventre se serre, mon rythme cardiaque s'accélère, je me sens à la fois super content et incroyablement stressé. Je connais bien cette sensation, et j'aime bien quand je suis comme ça. En fait, c'est toujours ainsi juste avant la course. Autrement, on s'entraîne, on est peinarde, entre potes. Mais quand la course arrive, tout d'un coup, on se transforme en concurrents. Et vraiment, même si ça peut paraître bizarre, c'est trop sympa d'avoir ses meilleurs potes pour challengers. Parce qu'on sait que ce n'est pas pour de vrai ? Pourtant, si, c'est pour de vrai, la course. Mais c'est pour de vrai aussi, les copains.

Pour faire baisser la tension – ou pour l'entretenir, je ne sais pas bien –, j'enfile mon casque et mes gants, mets mes lunettes et, avec les copains, on va pédaler un peu en attendant notre tour. J'aperçois papa de loin, dans le staff, qui me fait signe, le pouce levé. Je fais pareil, pour lui dire que tout va bien, que lui et moi, on est sur la même longueur d'onde, que je suis un winner.

Enfin, c'est à nous ! Ouf, j'en pouvais plus d'attendre ! Comme toujours lorsqu'on se place sur la ligne de départ, il y a un peu de bousculade. Je suis derrière, avec les copains du club. Et comme toujours sur la ligne de départ, je sens monter en moi une grande excitation. Je suis sûr, soudain, qu'aujourd'hui rien ne pourra m'arrêter. Pourtant, c'est la première fois que je cours sur une telle distance : 18 kilomètres, c'est bien plus que ce que je fais habituellement. Il faut juste que l'occasion d'attaquer se présente.

Pendant les deux premiers tours, je suis au cœur du peloton. Le nez dans le guidon, je suis le mouvement, comme si j'étais emporté par une grande vague. Encore huit tours comme ça. Ça me semble facile, parce que je suis emmené par le mouvement. Et difficile en même temps : comment faire pour quitter cette grande trajectoire qui me guide ? Alors que j'entame le troisième tour, je vois soudain une percée. Comme un trou dans la vague de vélos qui m'entourent. Alors, je sens que c'est maintenant. Maintenant ou jamais. Je me mets en danseuse, donne tout et... mais oui, me voilà en tête !

Juste à ce moment-là, je passe au pied du podium. Papa est là, avec les autres membres du staff, il hurle à mon passage des mots que je ne comprends pas. Des encouragements qui fonctionnent sur moi comme une piqûre d'adrénaline, et j'accélère encore.

Je m'attends à tout moment à être rattrapé par la vague. On voit ça, à la télé : le type court devant, tout seul en tête, la victoire lui semble acquise. Et puis soudain, il est rattrapé par le flot. Aspiré. Avec un peu de chance, il se retrouve perdu au milieu du peloton. S'il en a moins, on le voit bientôt tout seul derrière,

pédalant avec peine. Je pense à Thomas Voeckler lors du Tour il y a deux ans. Cent cinquante kilomètres d'échappée avant d'être repris par le peloton à 10 kilomètres de la ligne d'arrivée. C'était complètement fou. Mathéo et moi, on avait regardé ça à la télé, captivés. Les journalistes s'excitaient, parlaient d'un exploit spectaculaire. Et Mathéo, lui, qui hausse les épaules avant d'éteindre la télé : « Pathétique ! Quand on fait pas le poids, faut pas partir, c'est tout. »

Et s'il y a une chose que je n'ai pas envie d'être, c'est bien ça : un mec pathétique. Non, ni aux yeux de mon frère, ni à ceux de qui que ce soit je ne serai jamais un type *pathétique*.

Pourtant, c'est ça, le truc : il faut tout donner, oui, mais au bon moment. Et moi, j'ai peur d'y être allé trop tôt. Au bout de trois tours à mener la course, je jette un coup d'œil derrière moi. Ça alors ! Je suis tout seul. Vraiment seul, loin devant. Waouuuuh !

L'important, maintenant, c'est de garder un bon rythme. Je sais comment faire ça, calculer ma vitesse et la maintenir. Mais c'est dur, la course est loin d'être terminée.

Chaque fois que je passe devant le podium, papa descend pour m'encourager. Lorsque j'entame le dernier tour, il me crie :

— Alexis, cette fois, tu n'as plus le choix ! Tu dois aller jusqu'au bout, fonce, mon grand !

Je lui fais un petit signe de la main. Il a raison. *Je n'ai plus le choix. Je dois gagner.* Et c'est là que le miracle se produit : alors que j'étais certain d'avoir déjà tout donné, alors que j'aurais juré être incapable de fournir un effort supplémentaire, voilà que... je m'envole. Mon vélo et

moi, on n'est plus qu'un seul corps. Mes mains sont crispées sur le guidon, les jointures de mes doigts toutes blanches. Mon vélo vibre à chaque coup de pédale que je donne, mais j'ai l'impression que c'est lui qui m'emporte et que plus rien ne pourra nous arrêter, lui et moi.

Lorsque je franchis seul la ligne d'arrivée, ma vue est tellement brouillée par l'effort que je ne vois même pas mon père se précipiter vers moi. Il me prend dans ses bras, et moi, je suis si fier que j'ai presque envie de pleurer.

— Bonne fête, papa !

\*\*\*

Après, c'est le podium, la médaille, les photos. Je ne sais plus très bien où je suis, ni ce que je suis censé faire. Une chose est certaine, je suis heureux. Tellement heureux... Dommage que maman n'ait pas été là pour voir ça !

Maman ! Il faut que je la prévienne ! Comme je la connais, je suis sûr qu'elle se fait déjà un sang d'encre.

Je m'éloigne de l'agitation et appelle maman. Elle décroche à la première sonnerie, bien sûr, et lance un « Allô » si inquiet que j'ai envie de lui faire une blague, avant de laisser éclater ma joie pour de bon :

— Maman ? Maman ? Il faut que tu viennes. J'ai... j'ai eu un accident.